

— Mademoiselle, mademoiselle, dit-il, hâtons-nous!

— Monsieur, que voulez-vous?

— Eh! mademoiselle, vous tirer d'embarras.

— Où est mon père?

— Il s'agit bien de votre père! mais vous allez être étouffée, tuée peut-être!

— Mon Dieu!

— Profitez du vide qui s'est fait par ici.

— Mon père!...

— Allons! allons le guet va tirer; les balles sont aveugles. Venez, mademoiselle, venez!

Ingénue ne résista plus, en entendant les cris de rage des émeutiers refoulés, les imprécations des cavaliers frappés dans les ténèbres. Tout à coup, une détonation se fit entendre: le commandant Dubois venait d'être atteint à l'épaule.

Furieux, il cria à ses cavaliers de faire feu. Ses cavaliers obéirent.

La fusillade commença, et, dès la première décharge, on put compter dix ou douze cadavres sur le pavé.

Pendant ce temps, Ingénue, entraînée rapidement par son sauveur inconnu, se dirigeait vers le quartier qu'elle habitait en répétant sans cesse: « Mon père! où est mon père? »

— Votre père, mademoiselle, aura sans doute regagné sa maison dans l'espoir de vous y retrouver... Où habite-t-il? où habitez-vous?

— Rue des Bernardins, près la place aux Veaux.

— Eh bien, conduisez-moi de ce côté, dit le jeune homme.

— Eh! monsieur, je connais peu Paris, dit Ingénue; je ne sors jamais seule, et d'ailleurs en ce moment je suis si troublée... Oh! mon pauvre père! pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!

— Mon ami, dit l'inconnu se tournant vers un homme qui paraissait faire la même route que lui, indiquez-moi la rue des Bernardins, s'il vous plaît.

L'homme s'inclina sans répondre, et, plutôt de l'air d'un guide qui obéit que d'un passant qui rend un service, il prit les devans.

Au bout de trois ou quatre cents pas,

— Oh! s'écria Ingénue, nous y voilà! nous sommes dans la rue!

— Bien! Maintenant vous n'êtes plus si troublée que vous ne reconnaissiez la maison, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Oui, monsieur, oui.

Et Ingénue, plus tremblante à mesure qu'elle approchait davantage, doubla le pas.

Ils arrivèrent enfin devant la porte de Rétif, dans un enfoncement sombre de cette rue solitaire, qu'éclairait seule une rouge lanterne balancée tristement au vent de l'orage.

Ingénue se hasarda seulement alors à regarder en face celui qui l'avait sauvée.

C'était un homme jeune, d'une figure noble, d'une taille élégante; ses habits, un peu en désordre, révélaient moins encore que le parfum aristocratique qui s'échappait de sa coiffure, de son linge, de toute sa personne enfin, l'homme de qualité.

Tandis qu'Ingénue le remerciait en le regardant avec timidité, ce jeune homme la trouvait belle et le lui disait par des regards audacieux.

Ingénue détacha son bras du bras de l'inconnu.

— Est-ce que vous ne m'offrirez pas de monter un peu, ne fût-ce que pour m'assurer que vous êtes en sûreté tout à fait? demanda-t-il à Ingénue avec cet accent sans façon qui appartenait alors à cette classe de la société habituée à ne se rien voir refuser.

— Monsieur, mon père n'étant point au logis, répliqua Ingénue, je n'ose prendre sur moi de vous faire entrer chez lui.

— Comment allez-vous rentrer vous-même, alors?

— J'ai ma clef... la clef de l'allée.

— Ah! fort bien... Vous êtes belle, mon enfant!

— Monsieur!... dit Ingénue, avec un soupir qui trahissait toute son angoisse.

— Que voulez-vous?

— Monsieur, je meurs d'inquiétude sur le sort de mon père.

— Ah! vous voudriez me voir déjà parti?

— Oh! si vous pouviez sauver mon père comme vous m'avez sauvée, monsieur!

— Elle est charmante!... Comment et nomme-t-il, votre père?

— C'est un écrivain qui s'appelle Rétif de la Bretonne.

— L'auteur du *Pied de Fanchette* et de la *Paysanne pervertie*!... Tiens! vous êtes sa fille! Et comment vous appelez-vous?

— Ingénue.

— Ingénue?

— Oui, monsieur.

— Adorable! et en tout, digne de votre nom!

Et l'inconnu salua en faisant un pas en arrière, afin de mieux voir encore la jeune fille, qui se trompa à ce mouvement, qu'elle prit pour une marque de respect.

— Je rentre, monsieur, dit alors Ingénue; mais votre nom, je vous prie, pour que je sache à qui nous devons tant.

— Mademoiselle, répliqua le jeune homme, j'aurai l'honneur de vous revoir.

— Mon Dieu!...

— Qu'avez-vous?

— Cet homme qui se tient là dans l'ombre, et qui semble attendre après nous avoir suivis...

— Eh mais! c'est celui qui nous a si complaisamment servi de guide.

— Mais que veut-il, puisque nous sommes arrivées?... Monsieur, prenez garde, notre rue est bien déserte!

— Oh! ne craignez rien, mademoiselle; cet homme.

— Eh bien?

— Eh bien! cet homme est à moi.

Ingénue frémit en voyant l'immobilité de ce fantôme; elle prit sa clef, et, saluant son sauveur, elle se préparait à rentrer; l'inconnu l'arrêta.

Il me vient une idée, dit-il, ma belle enfant.

— Quoi donc, monsieur?

— Cette impatience n'est guère naturelle: on ne quitte pas si vite un homme qui vous a rendu service quand on n'en attend pas un autre.

— Oh! monsieur! pouvez-vous croire... s'écria Ingénue rougissant d'abord, puis pâlisant ensuite.

— On a vu des choses plus extraordinaires que cela... Pourquoi une jolie fille comme vous n'aurait-elle pas un amoureux?

Ingénue, honteuse, et plus effrayée encore que honteuse, ouvrit brusquement sa porte et se glissa dans l'allée ouverte.

Le jeune homme eût vainement essayé de la suivre, tant l'action d'Ingénue fut rapide et adroitement menée.

La porte se referma, et la clef tourna deux fois dans la serrure.

— Une anguille! s'écria-t-il, une véritable anguille qui se glisse et qui s'échappe!

Il se tourna vers l'homme qui se tenait près du ruisseau, et attendait.

— Auger, dit-il, tu as bien vu cette jeune fille? tu sais son adresse? tu sais le nom de son

père? Rappelle-toi une chose, c'est que cette jeune fille, je l'aime.

— Soit, monseigneur! répondit respectueusement l'homme à qui ces paroles venaient d'être adressées. Mais je ferai observer à Votre Altesse Royale que Paris n'est pas sûr à présent, qu'on a fusillé beaucoup là-bas, et qu'on fusille encore à la place de Grève. Les balles sont aveugles, comme disait tout à l'heure Son Altesse à cette petite demoiselle.

— Partons alors; mais retiens bien l'adresse.

— C'est fait, monseigneur, c'est fait!

— Tu crois bien qu'elle attend un amoureux, n'est-ce pas?

— J'aurai l'honneur de dire cela demain à Votre Altesse.

XXIV.

CHRISTIAN.

Ingénue rentrait donc chez elle d'autant plus vite qu'elle craignait une chose, et qu'elle en espérait une autre.

Si elle craignait un jeune homme dans la rue, elle espérait un autre jeune homme dans la maison.

Voilà pourquoi elle avait désiré rentrer si tôt, voilà pourquoi elle avait tant regardé au coin des rues, tandis que Rétif dépendait en vain pour elle sa plus pure morale, conçue en des termes assez élégants pour mériter l'impression.

Voilà pourquoi, enfin, au lieu d'être sensible comme elle l'eût été peut-être au dévouement de cet inconnu qui l'avait arrachée du milieu de la foule, à la place Dauphine, elle se contentait de le remercier de façon à lui inspirer des soupçons.

La grande vertu des jeunes filles ressemble à la pureté des lacs qui réfléchissent: leur impudicité est en raison de la sérénité du firmament.

Celui qu'Auger avait appelé monseigneur paraissait donc n'avoir pas porté un jugement téméraire.

En effet, quand Ingénue entra et qu'elle eut monté deux étages, elle trouva sur le palier, assis, la tête dans ses mains, un autre jeune homme qui se leva en reconnaissant son pas.

— Est-ce vous, mademoiselle Ingénue? dit-il.

— C'est moi, monsieur Christian.

— Je vous attendais bien impatiemment. Vo-

tre père monte-t-il ? Prend-il, comme d'ordinaire, sa chandelle chez l'épicier voisin ?

— Hélas ! mon père n'est pas rentré, mon père ne rentrera peut-être pas !

— Comment ! De quel ton me dites-vous cela, mademoiselle !

— Vous ne savez donc pas qu'on se bat ?

— On se bat ! où donc ?

— Au pont Neuf, le guet et les bourgeois.

— Est-ce possible ?

— On tire des coups de fusil, on tue tout le monde... J'ai failli être tuée ; mon père l'est peut-être !

— Ne pleurez pas ! ne pleurez pas ! il y a espoir.

— Oh ! non, il serait rentré.

— Espérez, vous dis-je... puisque vous êtes rentrée, vous.

— On m'a sauvée ! mais lui... .

— Qui vous a sauvée ?... .

— Un homme, un jeune homme... Ah ! monsieur Christian, mon père ne revient pas !

— Voulez-vous que j'aille à sa recherche ?

— Je le voudrais... . et... .

— Je comptais sur ce moment pour vous dire un mot, un seul ! Je sais où vous avez diné ; je vous ai vue partir avec votre père, quand les ouvriers de M. Réveillon étaient sur la porte ; j'ai pris les devants pour arriver le premier, et vous attendre sur l'escalier.

— Mais, monsieur Christian... .

— Ah ! que vous avez tardé ! comme j'ai attendu avec angoisse ! comme j'ai souvent ouvert et fermé la porte de cette petite chambre que j'ai loué dans la maison, pour avoir le droit d'y entrer avec une clef commune à tous les locataires ! Ah ! mademoiselle Ingénue, voilà six semaines que je vous vois tous les jours, et voilà trois jours que je vous parle ainsi à la dérobée ; je n'y tiens plus, il faut que vous me disiez ce que vous pensez de moi.

— Monsieur Christian, je pense que vous êtes un jeune homme très bon et très indulgent pour moi.

— Est-ce tout ?

— Mais cette chambre que vous avez louée et que vous n'habitez pas, ce costume qui n'est pas votre costume ordinaire, cette hâte que vous avez de me questionner !... Enfin, monsieur Christian, vous voyez clair dans votre cœur, vous ; moi, je ne vois pas clair dans le mien.

— Mademoiselle, il me semble que si des voi-

sins nous voyaient causer ainsi sur le palier, vous pourriez être compromise.

— Disons-nous adieu, alors, monsieur Christian.

— Quoi ! vous ne m'accorderiez pas même de m'asseoir une fois dans votre appartement, d'y causer avec vous ? Enfin, mademoiselle, vous ne m'aimez donc pas ?

— Comme vous y allez, monsieur Christian ! vous aimer !

— Oh ! je vous ai crue plus sensible : vos yeux disaient autre chose que ce que dit votre bouche.

— On vient de là-haut ; partez ! partez !

— C'est cette vieille si curieuse de qui je loue ma chambre. Si elle nous a vus... .

— Mon Dieu ! fit Ingénue, partez !

— Et voici une porte qui s'ouvre à l'étage du dessous. Comment faire ?

— On pensera mal, et je ne fais pas de mal, s'écria Ingénue avec chagrin.

— Vite, vite, entrez chez vous ! La vieille descend et le voisin de dessous monte.

Ingénue, sous l'empire de la peur, ouvrit l'appartement, par la porte duquel se précipita Christian derrière elle.

Ils refermèrent la porte aussitôt, Christian avec un cœur palpitant, Ingénue avec une sorte de désespoir qui s'augmentait de ses inquiétudes sur le sort de son père.

Tout à coup, un pas rapide retentit sur le palier ; une voix éclatante, empressée, se fit entendre.

— Ingénue ! Ingénue ! criait Rétif, es-tu là ?

— Mon père ! mon père ! répondit du dedans la jeune fille, moitié joyeuse, moitié effrayée.

— Ouvrez donc alors, dit Rétif.

— Que faire ? murmura Ingénue.

— Ouvrez ! répliqua Christian, et il ouvrit lui-même.

Rétif se précipita dans les bras de sa fille, en pleurant de joie.

— Nous sommes donc sauvés tous deux ? dit-il.

— Oui, mon père, oui... . Comment vous êtes-vous échappé ?

— Foulé aux pieds, renversé ; par bonheur, j'ai échappé aux coups de feu... puis, j'ai pris ma course en te cherchant, en t'appelant... Oh ! que j'ai souffert dans la route ! que j'ai souffert en ne voyant pas la fenêtre éclairée ! Mais Dieu soit béni ! te voilà ! te voilà ! Comment t'es-tu échappée à ton tour ?

— Un généreux inconnu m'a emportée, ramenée ici.

— Oh ! tu n'as pas allumé ta lampe ! que cette obscurité m'a fait peur !

— Bon père !... .

Et Ingénue embrassa Rétif une fois encore.

Elle espérait que Christian profiterait de ce moment pour se cacher ; mais, au contraire, il s'avança, et, par dessus l'épaule de l'enfant, Rétif aperçut Christian, qui le saluait.

— Qu'est cela ? dit-il... . Bonjour, monsieur... Ah ! monsieur est ici !

Ingénue balbutia.

— Monsieur, répliqua Christian en s'approchant du bonhomme, vous êtes surpris à bon droit de me voir chez mademoiselle... .

— A moins, interrompit le père, que vous ne soyez, monsieur, le sauveur d'Ingénue, auquel cas vous me voyez tout disposé à vous remercier.

Rétif se rappelait les scènes du père dans la *Paysanne pervertie* ; il jouait son rôle avec majesté.

Le jeune homme ne fut pas déconcerté. Tandis qu'Ingénue, tremblante, allumait une chandelle, il reprit :

— Je suis venu ici, tout à l'heure, monsieur, pour déclarer mon amour à mademoiselle.

— Oh ! oh ! s'écria Rétif un peu surpris, vous connaissiez donc Ingénue ?

— Depuis longtemps, monsieur.

— Et je l'ignorais !

— Mademoiselle aussi l'ignorait. Je n'ai eu l'honneur de l'entretenir que trois fois, par rencontre.

— En vérité ! Comment cela ?

— Monsieur, j'habite une chambre dans cette maison.

Rétif marchait de surprise en surprise.

Christian continua :

— Je suis un ouvrier ciseleur ; je gagne de quoi vivre honorablement.

Rétif abaissa ses yeux gris sur les mains du jeune homme.

— Combien gagnez-vous ? dit-il.

— De quatre à six livres par jour.

— C'est joli.

Et Rétif continuait de regarder les mains de Christian, lequel, s'apercevant enfin de cette observation, cacha brusquement, en les frottant les unes contre les autres, ses doigts un peu blancs pour des doigts de ciseleur.

Rétif demeura quelques instants silencieux.

Ingénue. — Vol. D. No. 14.

— Et, dit-il ensuite, vous venez pour dire à ma fille que vous l'aimez ?

— Oui, monsieur ; je suis arrivé au moment où mademoiselle fermait sa porte ; je l'ai priée instamment de vouloir bien me laisser entrer.

— Elle a consenti ?

— Je lui parlais de vous, monsieur, de vous dont elle était inquiète.

— Oui, oui, de moi, dont elle était inquiète... .

Rétif regarda Ingénue, rose comme une rose.

« Était-il possible, pensa-t-il, qu'elle n'aimât pas, ou ne fût pas aimée ?

Il prit le jeune homme par la main.

— Je sais vos impressions, dit-il ; vos intentions, maintenant ?

— Je voudrais obtenir de vous mademoiselle Ingénue en mariage, si elle consentait à m'aimer.

— Vous vous nommez ?

— Christian.

— Christian, ce n'est pas un nom.

— C'est le mien.

— C'est un nom étranger.

— Je suis étranger, en effet, ou plutôt je suis né de parents étrangers : ma mère est Polonaise.

— Et vous êtes ouvrier ?

— Oui, monsieur.

— Ciseleur ?

— J'ai eu l'honneur de vous le dire, interrompit Christian, étonné et même inquiet de la persévérance de Rétif à le questionner.

— Reste ici, Ingénue, dit Rétif que je montre à monsieur l'intérieur de cette famille dans laquelle il sollicite l'honneur d'entrer.

Ingénue s'assit près de la table. Christian suivit Rétif.

— Vous voyez ici mon cabinet de travail, dit le romancier, en introduisant Christian dans une chambre voisine, pauvrement tapissée de peintures et de gravures. Là sont les portraits de tous ceux qui m'ont engendré, là les images de ceux à qui j'ai donné le jour. Ces pastels représentent mes père, mère, grand-père et grand-mère ; ces gravures sont les sujets des scènes les plus intéressantes de mes romans. Les premiers étaient et sont encore des cultivateurs honorables, sortis du peuple, bien que je prétende remonter à l'empereur Pertinax, comme vous le savez.

— J'ignorais... dit le jeune homme surpris.

— C'est que vous n'avez pas lu mes ouvrages, dit froidement Rétif ; vous y auriez trouvé une généalogie que j'ai dressée moi-même, et qui

prouve irrécusablement que ma famille descend de Pertinax, lequel nom signifie Rétif en latin.

— J'ignorais, répéta Christian.

— Cela doit vous importer peu, dit Rétif.

A vous, ouvrier ciseleur, que ferait un beau-père descendu de l'empereur Pertinax ?

Christian rougit sous le regard du romancier. Il est vrai que ce regard s'était armé d'une perspicacité gênante.

— Mais, poursuivit Rétif, ce qui va vous surprendre, c'est que le sang des Pertinax s'est si bien atténué dans mes veines, que le cultivateur domine maintenant, et que jamais monarque n'obtiendrait la main de ma fille, s'il la demandait; j'ai renversé l'échelle généalogique, au point que le cultivateur me paraît être l'idéal de l'aristocratie. M'allier avec un roi serait pour moi déroger; je n'accepterais même pas un simple gentilhomme.

Ce disant, Rétif reprit son investigation des mains et du visage de Christian.

— Qu'en pensez-vous? fit-il après ce discours.

— Tout ce que vous me dites là, monsieur, répliqua le jeune homme, est d'un raisonnement parfaitement sage; mais il me semble que vous retournez le préjugé d'une façon très arbitraire et bien tyrannique.

— Comment cela ?

— Oui, la philosophie écrase la noblesse de race; mais je crois que les philosophes, en s'acharnant à détruire le principe, respectent encore, au fond, les bonnes exceptions.

— Assurément! Mais où voulez-vous en venir ?

— A rien, monsieur, à rien! dit vivement Christian.

— Cependant, vous défendez contre moi la noblesse, vous, ouvrier ciseleur!

— De même que vous l'attaquez contre moi ciseleur, vous, descendant de l'empereur Pertinax.

Rétif demeura battu, mais peu content.

— Vous avez de l'esprit, monsieur, dit-il.

— Que j'en aie juste assez pour vous comprendre, monsieur, c'est tout ce que j'ambitionne, répondit Christian.

Rétif sourit.

Christian s'était raccommoqué, par cette réponse gracieuse, avec son futur beau-père.

Mais ce n'était pas le compte de Rétif: il était ce que veut dire son nom en français, ce que veut dire *pertinax* en latin: *Entêté!*

— Avouez-moi, dit-il au jeune homme, que

vous êtes venu ici, comme tous les jeunes gens, pour vous faire aimer de ma fille Ingénue, et que vous n'avez pas d'autre but.

— Vous vous trompez, monsieur, puisque je demande mademoiselle votre fille en mariage.

— Avouez-moi, du moins, que vous savez être aimé d'elle.

— Faut-il que je sois franc ?

— Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, soyez-le.

— Eh bien! j'espère que mademoiselle Ingénue n'a pas d'éloignement pour moi.

— Vous l'avez vu à des signes certains ?

— Il me semble l'avoir remarqué.

— Dans vos rencontres ?

— Oui, monsieur, et c'est ce qui m'a enhardi, continua le jeune homme, dupé par la fausse bonhomie du romancier.

— Je vois donc, s'écria celui-ci en se relevant tout-à-coup, que vous aviez déjà pris vos mesures; que vous aviez habilement employé contre la pauvre Ingénue vos séductions et vos pièges!

— Monsieur!

— Je vois que vous vous êtes rapproché d'elle en prenant ce logement dans la maison, et que, ce soir, me croyant absent, tué peut-être, vous vous êtes introduit près d'elle!

— Monsieur! monsieur! vous me jugez indignement!

— Hélas! monsieur, je suis un homme expérimenté; je connais les ruses: je suis en train d'écrire un livre qui sera mon grand ouvrage, et qui a pour titre le *Cœur humain dévoilé*.

— Vous ne connaissez pas le mien, monsieur, je crois pouvoir vous l'affirmer.

— Qui dit le cœur humain dit tous les cœurs.

— Je vous proteste....

— Ne protestez pas, ce serait inutile... Vous avez entendu tout ce que je vous ai dit ?

— Oui, certes; mais laissez-moi parler à mon tour.

— A quoi bon ?

— Ce n'est pas d'un homme équitable de se faire juge et partie dans sa cause; ce n'est pas d'un romancier qui peint si bien les sentiments de n'écouter aucun sentiment! Laissez-moi parler.

— Parlez, puisque vous y tenez absolument.

— Monsieur, si votre fille a quelque penchant pour moi, voulez-vous la faire malheureuse?... Je ne vous dis rien de moi. Cependant, je vauz peut-être qu'on en parle.

— Ah! s'écria Rétif, sautant sur ce mot

prétexte qu'il attendait, ah! oui, vous valez... vous valez... — Mais Dieu sait si ce n'est pas là précisément ce que je vous reproche! Vous valez trop, disons-le.

— Pas d'ironie, je vous en conjure.

— Eh! je ne suis pas ironique, mon cher monsieur; vous savez mes conditions, mon *ultimatum*, ainsi qu'il se dit en politique.

— Répétez-le moi, s'écria le jeune homme abîmé de tristesse.

— Un ouvrier, un marchand, seront les seuls prétendants que j'accepterai pour ma fille.

— Puisque je suis ouvrier! dit timidement Christian.

Mais Rétif, élevant la voix,

— Un ouvrier? un marchand? répéta-t-il; regardez vos mains, monsieur, et faites-vous justice!

A ces mots, se drapant dans sa mauvaise redingote avec un geste majestueux, Rétif salua le jeune homme d'un air qui n'admettait plus ni contestation ni réplique.

XXV.

OU LES SOUPÇONS DE RÉTIF SONT TRISTEMENT CONFIRMÉS.

Presque chassé par le démocrate descendant de l'empereur Pertinax, Christian repassa devant la table sur laquelle, au moment où son père et son amant avaient disparu, s'était accoudée, tremblante et le cœur palpitant, la désolée Ingénue.

Christian n'était ni moins tremblant ni moins palpitant que celle qu'il aimait.

— Adieu, mademoiselle! adieu! dit-il, puisque monsieur votre père est le plus cruel et le plus intraitable des hommes!

Ingénue se leva aussi rapidement que si un ressort l'eût dressée tout debout, et regarda son père avec des yeux vifs et clairs qui renfermaient la protestation la plus énergique.

Rétif secoua ses épaules comme pour chasser l'orage qui s'abattait sur lui, conduisit Christian jusqu'au palier, le salua poliment et referma la porte derrière lui, non pas seulement à la clef, mais encore aux verroux.

En rentrant, il trouva Ingénue au même endroit où il l'avait laissée, c'est-à-dire debout, droite et immobile devant la chandelle; elle ne lui adressa pas un mot.

Rétif était visiblement mal à son aise: il lui

en coûtait de contrarier Ingénue; mais il lui en eût coûté bien davantage encore de renoncer à ses préjugés.

— Tu m'en veux? dit-il après un court silence.

— Non, répondit Ingénue, je n'en ai pas le droit.

— Comment, tu n'en as point le droit ?

— N'êtes-vous pas mon père ?

Ingénue accompagna ces mots d'un accent presque amer.

Rétif tressaillit: c'était la première fois qu'il trouvait chez Ingénue un pareil accent et un semblable sourire.

Il alla à la fenêtre, l'ouvrit, et vit sortir le jeune homme qui, lentement et la tête baissée, refermait la porte de la rue.

Tous les mouvements de Christian décelaient le plus lent désespoir.

Un instant l'idée vint à Rétif qu'il s'était trompé, et que ce jeune homme dont il venait de refuser l'alliance était bien réellement un ouvrier.

Mais il réfléchit encore une fois à ce langage élégant, à ces mains blanches et à ce parfum d'aristocratie émanant de toute sa personne.

Un pareil amoureux ne pouvait pas être un ciseleur, à moins que ce ne fût un ciseleur comme l'Ascanio de Benvenuto Cellini.

C'était bien plutôt un gentilhomme.

En tout cas, il était visible que ce gentilhomme aimait Ingénue au point de l'obtenir par quelque tentative violente, ou de sacrifier sa vie par quelque coup de désespoir.

Quels reproches à se faire si les choses en arrivaient là !

Sans compter les dangers qu'il courait, exposé certainement à la fureur et à la vengeance d'une famille en deuil, quels remords pour un cœur sensible, pour une âme philanthropique, pour un ami de monsieur Mercier, le cœur le plus sensible et l'âme la plus philanthropique qu'il y ait eu depuis Jean-Jacques-Rousseau!

Que dirait-on, que penserait-on d'un romancier capable d'un pareil abus du pouvoir paternel ?

Rétif voulut avoir au moins le cœur net de cette idée. Christian pouvait être un ouvrier; idée qui le tourmentait singulièrement, — car, disons-le à la louange de notre romancier, cette crainte du danger dont nous avons parlé, et que pouvait lui faire courir une grande famille insultée ou désespérée, n'était que secondaire.

En conséquence, Rétif, adoptant une résolution subite, prit sa canne, son chapeau, qu'il avait posés dans un coin, et courut précipitamment vers l'escalier.

Ingénue, soit qu'elle eût compris ce qui se passait dans l'esprit de son père, soit que son cœur sans fiel fut incapable de conserver aucun ressentiment, Ingénue sourit à Rétif.

Rétif, encouragé par ce sourire, se précipita par les degrés avec l'agilité d'un coureur de quinze ans.

Il s'assura d'abord que Christian ne l'avait ni vu ni entendu, et s'élança à sa poursuite, en suivant les murs, prêt à s'arrêter et à s'effacer si le jeune homme tournait la tête.

La nuit était épaisse et la solitude profonde ; ces deux circonstances protégeaient le projet de Rétif.

D'ailleurs, le jeune homme continua son chemin sans regarder une seule fois du côté de la rue des Bernardins, quoique dans cette rue il laissât sa vie.

Rétif le suivait à une distance de cinquante pas environ ; il le vit déboucher sur le pont Saint-Michel, s'approcher du parapet et l'enjamber un instant.

Le vieillard, toujours sur ses traces, allait s'écrier pour l'empêcher de se noyer, comme il lui en supposait l'intention.

Mais, juste en ce moment, les cris qui venaient de la place Dauphine se firent entendre avec plus de véhémence, et, au milieu de ces cris, une effroyable explosion retentit.

Ce double bruit fit tressaillir à la fois ces deux hommes, dont l'un guettait l'autre, et changea sans doute la résolution de celui qui allait se noyer.

Christian se détacha du parapet, et, avec une rapidité merveilleuse, courut dans la direction de la place Dauphine, c'est-à-dire, au devant des coups de feu.

« Il a changé de résolution, pensa Rétif, et il cherche un coup de feu ; c'est bien décidément un gentilhomme : il n'a pas voulu de la noyade. »

Là-dessus, Rétif se remit à courir après son prétendu gendre, qui se glissait comme une flèche parmi les fuyards venant en sens inverse, et parmi des groupes fort animés que l'on voyait courir çà et là, brandissant des fusils et des sabres, avec mille cris farouches.

Mais d'abord nous devons dire au lecteur ce qui était advenu après la première décharge

faite sur les groupes par messieurs les soldats du guet.

Furieux de ce que les plus ardents des leurs fussent couchés morts ou blessés sur le pavé, les émeutiers, voyant les cavaliers un peu éparpillés par la charge qu'ils avaient faite, s'étaient bravement rués sur eux à coups de pierres et à coups de barres de fer, à coups de marteau et à coups de bâton.

Il est étrangement curieux de voir comment, en un instant, dans une émeute, tout devient arme, et arme mortelle.

La lutte s'était donc engagée corps à corps, lutte formidable, qui avait coûté la vie à bon nombre de cavaliers.

Car, il faut le dire hautement, à la louange du peuple de 1789, qu'on a trop souvent confondu avec la populace de 1793, ce peuple, dans les premières émeutes de la révolution, s'était battu bravement et loyalement, quoiqu'il se battit à armes inégales.

S'emparant des pistolets, des carabines, des sabres des vaincus, des blessés et des morts, les émeutiers avaient réussi à mettre le guet en déroute, et, fiers de ce premier succès, ils procédèrent immédiatement à l'attaque d'un poste de soldats du guet à pied qui, pendant le combat, n'avaient point défendu leurs camarades, lorsqu'il leur eût été si facile cependant de surprendre la multitude entre deux feux et de la dissiper en peu d'instant, puisqu'ils étaient postés près de la statue d'Henri IV, et que le commandant Dubois poussait sur eux l'émeute du fond de la place Dauphine.

Aussi, après la victoire, le peuple, prenant sans doute cette inaction pour de la faiblesse, s'était-il rué sur ce poste, qui, forcé de se défendre à son tour, se défendit mal, abandonna ses armes, et chercha son salut dans une fuite qui amena la mort du plus grand nombre.

Dans les premiers moments de colère, d'enivrement ou d'enthousiasme qui suivent ses victoires, le peuple, nous avons vu cela, démolit ou brûle. Ne voulant pas se venger du mal qu'on lui a fait en rendant le mal à des créatures vivantes, il se venge sur les objets inanimés ; cela lui produit la même satisfaction et ne fait de mal qu'aux pierres et au bois.

C'était juste à ce moment de triomphe et d'enivrement populaire que Christian et Rétif de la Bretonne arrivaient sur le lieu de la scène.

Mais cet enivrement commençait à se dissiper.

Les détachments envoyés en hâte avaient reçu les vainqueurs à la place de Grève par un feu si rude et si nourri, que le tiers de ceux qui avaient pris ce chemin avaient été frappés. Cette dernière fusillade était celle que Christian et Rétif avaient entendue du pont Saint-Michel et que l'écho renvoyait à la place Dauphine, vers laquelle Christian courait si vite.

Il déboucha par le quai des Morfondus, en face du poste qui brûlait, et dont l'incendie éclairait toute la rivière jusqu'au Louvre, ce qui faisait un spectacle effrayant et magnifique à la fois.

Mais, dans ce poste incendié, les incendiaires avaient oublié les fusils des soldats.

Or, ces fusils étaient tous chargés.

Il arriva donc, au moment où le toit du petit bâtiment s'écrasa, en tombant comme un cratère, qu'un crépitement se fit entendre tout à coup dans la fournaise, qu'une vingtaine d'explosions éclatèrent, que huit ou dix cris y répondirent, et que, cette fois encore, quatre ou cinq personnes se couchèrent sanglantes sur le pavé.

Les fusils du guet oubliés dans le poste, ayant chauffé et fait explosion, avaient, dans la foule des triomphateurs, atteint et blessé plus ou moins gravement huit ou dix personnes.

De là les cris entendus, de là ces blessés saignans et roulant sur le pavé. Le premier qui tomba fut Christian : une balle venait de l'atteindre à la cuisse.

Rétif n'eût rien compris à cette chute, sans l'empressement incroyable de la multitude à ramasser les blessés, à les soigner et à les plaindre.

La foule était excitée à cette bonne œuvre par un homme aux formes colossales, à la figure expressive, dont la laideur s'effaçait pour prendre un grand caractère sous l'émotion qui agitait son cœur, et sous les reflets d'incendie que coloraient son visage.

Cet homme s'élança d'un côté pour secourir Christian, tandis que de l'autre Rétif s'élançait pour le soutenir.

Tous deux, étant les plus proches de lui, recueillirent ses premières paroles.

On l'interrogeait, on s'empressait, on lui demandait son nom et sa demeure.

A moitié évanoui, succombant à la douleur, il ne s'aperçut point qu'au nombre de ceux qui lui portaient secours était Rétif de la Bretonne.

— Je me nomme Christian, dit-il : je suis page de monsieur le comte d'Artois... Portez-moi aux Ecuries, où il doit y avoir un chirurgien.

Rétif poussa une exclamation qui résumait, avec toute sa douleur, le triomphe de ses soupçons ; et, comme sept ou huit personnes, avaient entrepris de porter le blessé à son domicile, comme il le voyait bien soigné par ceux qui l'entouraient, bien vivant malgré sa blessure, comme l'homme dans les bras duquel il était tombé en même temps que dans les siens promettait de ne pas le quitter jusqu'à ce qu'il fût entre les mains de ce chirurgien dont parlait le blessé, Rétif revint à pas lents chez Ingénue ou plutôt chez lui, se demandant s'il apprendrait cette funeste nouvelle à la jeune fille, ou s'il ne valait pas mieux laisser, dans l'oubli de l'absence, tomber peu à peu cette passion mal venue, sorte d'artifice qui réussit toujours aux pères de famille, quand ils ont, par bonheur pour eux, affaire à des amours doublés d'amour-propre.

Maintenant, abandonnons un instant Christian, qui s'achemine sous bonne escorte vers les écuries d'Artois, et Rétif de la Bretonne, qui regagne tout seul sa maison, pour arrêter à larges coupes les contours à peine esquissés de ce premier tableau de nos guerres civiles.

Commencée par l'autorité avec de faibles moyens et la confiance d'une habituelle supériorité, la lutte fut continuée pendant quelques heures encore par le désespoir du courage mis en haleine.

Puis elle recommença le lendemain, et dura jusqu'au troisième jour.

Mais force finit par demeurer aux troupes du roi. Le plus grand désastre, pour les charivariés transformés en émeutiers, fut l'attaque de l'hôtel du chevalier du guet, rue Meslay, attaque reçue à coups de fusil par les troupes, qui, pressant les rebelles entre deux feux, et se les renvoyant mutuellement sur leurs baïonnettes, firent un horrible massacre des révoltés et des curieux, qui rougit de sang toute la rue.

Après quoi la rébellion cessa ; mais la révolution était commencée !

XXVI.

LE TENTATEUR.

Le lendemain de toutes ces fusillades, qui avaient eu un si funeste résultat pour notre